

UN PÈLERINAGE D'ESPÉRANCE



Depuis trois ans, dans ma communauté des frères du Sacré-Cœur, nous cheminons avec le thème « Un pèlerinage d'espérance » qui, à chaque année, est habillé par un sous-thème particulier. Celui de cette année est : « Allumer le feu au sanctuaire de la mission »

Dès juillet 2008, ce thème a éveillé en moi un désir de plus en plus fort de vivre un pèlerinage qui ne soit pas seulement dans mon esprit ou dans mon cœur mais qui soit aussi incarné avec le corps que le Seigneur m'a donné. Étant donné ma faiblesse intellectuelle et la pauvreté de mon cœur, j'ai toujours eu besoin du côté tangible des choses pour arriver à comprendre certaines réalités qui me dépassent. Je me suis alors dit que, pour comprendre vraiment ce qu'est un pèlerinage, il n'y avait rien de mieux que d'en vivre un « vrai ». Bien sûr, j'ai déjà fait des pèlerinages en auto (avec mes parents), en camionnette (avec la communauté de La Maison Les Béatitudes) ou en autocar (avec ma communauté des frères du Sacré-Cœur) mais, là, je sentais que j'avais un pas de plus à franchir. Je me sentais interpellé à vivre un pèlerinage à pied, un peu comme les pèlerins de Compostelle dont on entend tellement parler ou, encore, en remontant plus loin vers la source, les grandes montées vers Jérusalem que les Israélites vivaient annuellement ou au moins une fois dans leur vie. Mais, au fond de moi-même, ce pèlerinage que je désirais de plus en plus, c'était un peu comme la « maquette » en petit et en raccourci du grand pèlerinage que nous avons tous entrepris un jour vers la Terre Promise, le grand pèlerinage de ma vie.

Voilà pour l'appel mais, en même temps, surgissait la question : « *Comment cela se fera-t-il?* » A l'époque, le seul pèlerinage que je connaissais un peu plus, était celui de la Marche Mariale annuelle, de Sherbrooke au Cap-De-La-Madeleine, pour la neuvaine de l'Assomption. C'était aussi le seul qui, à mes yeux, était suffisamment long pour être qualifié de pèlerinage tout en étant relativement « accessible » - c'est ici un bien grand mot - à ma réalité. Je le connaissais d'avantage car, depuis plusieurs années, j'en entendais parler par des personnes de la communauté de La Maison Les Béatitudes qui l'avait fait, en commençant par Jocelyne et les autres qui ont suivi. La question que je me proposais était une question fort à athlète et, à ce moment là, ça ne me paraissait pas du tout évident de faire, en 9 jours, roulant manuel. D'autant plus qu'à cette période j'étais encore fortement incommodé aux épaules et mes bras sont sollicités à chacun de mes mouvements. Je comprenais de tel évidence qu'entrevoir un défi que j'aurais à relever et je devrais donc me préparer physiquement et aussi intérieurement. J'avais aussi une autre raison secondaire pour vouloir vivre ce pèlerinage spécifiquement au Cap-De-La-Madeleine. Le 15 août, le jour qui clôture cette neuvaine, celui de la fête de l'Assomption, est aussi un jour d'anniversaire bien particulier pour moi. Anniversaire de naissance en 1947, anniversaire de mon entrée officielle au noviciat en 1966, anniversaire de ma première profession religieuse en 1967 et



enfin anniversaire de ma profession perpétuelle en 1974. Je me disais que ce serait une belle façon de fêter, au moins une fois dans ma vie, tous ces anniversaires au Cap-De-La-Madeleine, le jour même de la fête de l'Assomption. Enfin, il y avait aussi en moi le désir d'en faire un pèlerinage d'action de grâce pour tout ce dont j'ai été comblé tout au long de ma vie.

Pour ce qui est de la préparation du corps qui allait devoir me transporter de Sherbrooke au Cap, voici ce que j'ai relevé à partir de mes notes. A partir de juillet 2008, j'ai donc recommencé à faire un peu d'entraînement avec mon fauteuil roulant modifié pour la route; 7 sorties entre juillet et décembre, ce qui totalisait 57 Km. En 2009, 103 sorties pour 642 Km. En 2010, 159 sorties pour 1245 Km et enfin en 2011, 123 sorties avant le 6 août, jour du départ, pour 820 Km. De 2008 à la fin 2010, je devais me faire aider dans les côtes moyennes car la douleur aux épaules m'interdisait de faire des « folies ». Au printemps 2011, c'était O.K., même dans les côtes. A l'été 2010, j'avais fait un petit test en accompagnant les pèlerins marcheurs durant une journée, de Sherbrooke à Bromptonville. Comme le test a été positif, je me suis alors dit qu'en 2011 je pourrais peut-être faire 3 ou 4 jours et que finalement, en 2012, j'entreprendrais alors le pèlerinage au complet si tout continuait à bien aller. La réalité, c'est que, me sentant en pleine forme cette année, je me suis dit qu'il valait mieux battre le fer pendant qu'il est chaud. L'an prochain, je ne sais pas dans quel état je serai. Tout au long de cette préparation, je me disais : *Moi, de mon côté, je vais faire tout ce que je peux pour bien me préparer et le Seigneur, au moment venu, saura bien m'apporter, à Sa façon et comme Il le voudra, l'aide nécessaire pour compléter ce qui me manque.*

Le principal élément, sinon le seul, qui me permettait de me remettre en route pour chaque exercice, c'est que **je m'étais fixé un but** et que je voulais l'atteindre. Je peux dire honnêtement que presque chaque départ m'était pénible et me demandait un effort de volonté, même si, après l'entraînement, je pouvais souvent ressentir un certain bien-être et une certaine satisfaction de l'avoir fait. C'est ce qui m'a tenu en marche (persévérance dans mes exercices en fauteuil roulant sur la route) durant ces 3 années. C'est aussi comme ça dans le reste de ma vie; j'ai toujours eu besoin de me fixer des objectifs, des buts qui me gardent en marche dans une direction que j'espère évidemment la bonne.

Plus l'échéance approchait, plus certaines peurs refaisaient surface. Je comprenais que c'était, pour moi, d'abord une démarche de confiance, d'abandon et de détachement car mon environnement habituel est bien adapté à la réalité de mon handicap mais celui de la Marche Mariale l'était évidemment beaucoup moins (Côtes peut-être trop prononcées pour mes capacités, accessibilité des lieux de pauses et de coucher, des toilettes, d'un endroit pour me laver, du lit... et tout cela sans parler de ma peur d'être un « poids » trop lourd à traîner pour le reste du groupe, ma peur de ne pas pouvoir me rendre jusqu'au bout, ma peur d'être obligé d'abandonner en route...). Ces réalités particulières qui, pour la plupart des gens, ne posent aucun problème pouvaient devenir des problèmes majeurs pour moi. Avant de partir, j'ai dû principalement accepter de faire face à mes peurs et à l'insécurité qu'elles engendraient. **C'était là mon véritable défi**, bien plus que d'avoir à rouler environ 6 heures par jour. Par contre, la conscientisation de ces peurs m'as permis de les partager avec des personnes qui ont été à l'écoute de mes besoins particuliers et qui ont fait tout leur possible pour répondre à ce qui, pour moi, était nécessaire. Bien entraîné, bien entouré et accueilli par les autres pèlerins, bien rempli de l'espérance de pouvoir vivre une expérience spirituelle de conversion profonde, une expérience qui me permettrait non pas d'allumer mais plutôt d'alimenter, d'entretenir et peut-être même d'augmenter ce feu essentiel qui doit brûler au sanctuaire de ma mission, porteur de beaucoup d'intentions personnelles ou confiées par mon entourage, en ce début

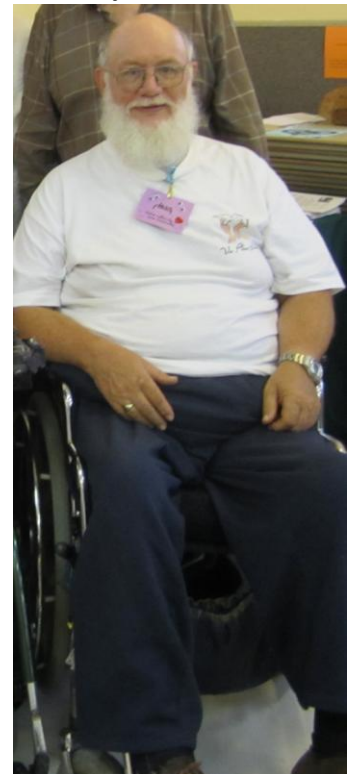
du mois d'août 2011, je me sentais fin prêt pour entreprendre ce défi qui m'avait interpellé dès juillet 2008.

Fin prêt, c'est une façon de parler car je savais bien que, malgré tout mon orgueil et mon désir d'autonomie mur à mur, j'aurais besoin de compter sur l'aide ponctuelle et bienveillante des autres personnes. Mon principe : c'est mon pèlerinage et je veux le faire au complet par moi-même, de façon autonome, et si, à un moment donné, j'ai besoin d'aide, je le demanderai - tout en souhaitant intérieurement ne pas en avoir besoin -. Pourtant, comme nous sommes dans les apalaches, dès le premier jour, j'ai dû mettre une partie de mon orgueil de côté et accepter de l'aide dans certaines côtes plus abruptes. Un « ange » du groupe avait prévu le coup et avait fabriqué un long câble, avec 10 poignées, (comme les dix grains d'une dizaine de chapelet) qui se fixait rapidement et facilement à mon fauteuil roulant. Ainsi attelé, les côtes n'avaient qu'à bien se tenir car nous les « avalions » facilement une après l'autre... Jusqu'à Kingsay Falls, j'ai dû avoir recours de temps en temps à cet attelage qui me reliait non pas à des chiens, des chevaux, des rennes ou des bœufs mais bien à des frères et sœurs pèlerin(e)s qui acceptaient volontairement de « porter » une partie de mon « fardeau » lorsque je n'y arrivais plus tout seul (comme ça devrait se passer dans la vraie vie). En fait, je me suis senti si bien accueilli par le groupe que, malgré mon poids qui n'est pas négligeable, je n'ai pas eu l'impression d'être un poids trop lourd pour eux(elles). Leur solidarité s'est exprimée joyeusement à quelques reprises et il semble même que le câble qui servait à me tirer, lorsque j'en avais besoin, a été un élément important d'unification du groupe (D'après le témoignage de quelques pèlerin(e)s).

Ceux et celles qui me connaissent savent que je déteste porter des gants, hiver comme été, et que je fais toujours mes randonnées mains nues. Alors, la première journée, je répondais fièrement aux curieux(ses) qui me posaient la question suivante « *Pourquoi ne mets-tu pas des gants ?* » - « *Je n'en ai pas besoin, je n'en porte pratiquement jamais* ». Au jour 2, je dois mettre une autre tranche de mon orgueil de côté car c'est clair que si je veux « toffer la run » comme on dit, je devrai mettre des gants, du moins de temps en temps dans les bouts plus exigeants pour les mains – surtout les montées et les descentes.

On dit souvent : jamais 2 sans 3. Une troisième tranche de mon orgueil s'est envolée lorsque j'ai saisi que certaines personnes que nous rencontrions avaient pitié du pauvre p'tit vieux à barbe blanche, empoté et en fauteuil roulant par-dessus le marché, qui peinait, parfois, dans certaines côtes assez prononcées pour me faire suer mais pas assez pour justifier l'aide des autres pèlerins. De mon point de vue à moi, il me semble que je ne faisais pas pitié du tout. Je trouvais même injuste, jusqu'à un certain point, qu'on s'appitoie sur mon sort alors qu'il y avait des personnes du groupe qui portaient des fardeaux intérieurs beaucoup plus lourds que le mien, mais ces fardeaux avaient le « défaut » de ne pas être visibles, donc de ne pas attirer l'attention. Aucune sympathie ou « pitié » ne leur était manifestées, tout simplement p.c.q. ça ne paraissait pas extérieurement, et, par le fait même, ça ne semblait pas mériter qu'on s'y attarde pour tenter d'apporter un peu de soulagement ou de réconfort à ces personnes. Il est si facile de se tromper lorsque l'on ne voit que l'extérieur...

Particulièrement lorsqu'il y avait des « témoins-observateurs » potentiels, j'ai



aussi soupçonné que je n'étais pas le seul à me faire éprouver dans mon orgueil. Pendant que j'avais peur de passer pour un lâche si je me faisais aider lorsque ce n'était pas vraiment nécessaire, j'ai noté que certaines personnes ne pouvaient pas supporter de me suivre sans m'aider, même à des moments où je n'en avais absolument pas besoin, même lorsque je leur disais clairement que je n'avais pas besoin de leur aide. Probablement que leur peur, à eux, était aussi de passer pour des lâches ou des sans-cœur qui refusaient d'aider un « pauvre handicapé. » Qu'est-ce qu'Yvon dire? Qu'est-ce qu'Yvon penser? Qu'est-ce qu'Yvon s'imaginer? ... Pauvre Yvon, comme on lui en met sur le dos lorsque nous avons peur d'être vraiment nous-mêmes.

Sur ces belles routes que nous suivions, qu'elles soient asphaltées ou en gravelle, j'ai beaucoup pensé et prié, entre autre, pour tous ceux et celles qui vivent ou ont vécu, sans que ce soit vraiment leur choix, des dépouillements, des inconforts, des insécurités ou des peurs encore bien plus grandes que les miennes en fuyant, sur des routes ou hors des routes, leur maison, leur village et même leur pays à cause de la guerre ou autres calamités; fuites avec presque rien comme baluchon et comme nourriture; fuite dans les forêts et souvent de nuit pour éviter de se faire repérer et de risquer ainsi la mort. Je crois que les différents récits que j'ai entendu de personnes qui ont dû fuir, au Zaïre, en Côte d'Ivoire, au Rwanda ou ailleurs, m'ont aidé à me sentir solidaires de tous ces fugitifs et réfugiés qui sont en marche vers un monde meilleur. Pour moi, c'était un luxe car c'était tout de même mon choix à moi, sans aucune obligation extérieure de qui que ce soit mais, pour eux, c'est souvent une question de vie ou de mort, une fuite obligatoire pour survivre. D'un autre côté, cette marche évoquait aussi, pour moi, une autre marche lente, régulière, longue, souvent facile mais aussi parfois parsemée de « côtes » difficiles à monter où j'ai aussi besoin de l'aide des autres et de Dieu, cette « marche » que j'ai entrepris il y a 64 ans, en route, moi aussi, vers un Monde meilleur.

Tous les déchets qui jonchaient le bord de la route, canettes, bouteilles et autres objets hétéroclites m'ont aussi beaucoup fait penser à Alain Turcotte et à son engagement fidèle envers l'Arche de Bouaké et les personnes handicapées qui l'habitent; à toutes ces personnes pour qui l'écologie n'est qu'un mot parmi d'autres et pas encore une réalité où elles se sentent interpellées et qui, probablement par inconscience, prennent nos territoires pour un grand dépotoir à ciel ouvert. Nous n'avons pas seulement déploré la situation, nous avons même osé poser quelques petits gestes écologiques à notre mesure. J'ai prié pour les uns et les autres et aussi pour beaucoup d'autres personnes ou situations qui m'interpellent.

Je pourrais vous parler de la route, des imprévus, des beaux paysages, de l'accueil généreux et débordant dont nous avons souvent été les bénéficiaires, des précieux moments d'animation et de partage, des chants, de la prière ou du silence, des bons repas ou des nuits parsemées de ronflements pas toujours discrets mais, pour moi, je crois que ce pèlerinage a d'abord et avant tout été un chemin de prises de conscience, une occasion de cheminer intérieurement pendant qu'extérieurement les Km s'additionnaient. J'ai trouvé précieux que nous ayons pris du temps, 9 jours; à un rythme très lent pour des personnes du XXI^{ème} siècle, c'est-à-dire à pied; sur des routes ou des sentiers à découvrir que nous ne connaissions pratiquement pas; loin d'une bonne partie de nos « bébelles » et de notre confort habituels et, tout ça, avec des frères et sœurs porteurs d'une même foi en croissance, une foi qui, par Marie, nous conduit à son fils Jésus qui nous présente le Père et nous promet son Esprit.

Notre pèlerinage n'a pas été parfait et c'est très bien qu'il en ait été ainsi (je dis ceci en tant que simple « marcheur » mais je suis loin d'être certain que je serais capable de le voir sous le même angle si j'avais eu à en porter la responsabilité) car sur la route de ma vie, de nos vies, ce n'est jamais parfait; nous avons continuellement à nous ajuster, à nous accommoder, à nous reprendre, à revenir des culs-de-sac dans lesquels nous nous sommes aventurés, à essayer d'évangéliser nos réactions spontanées qui ne sont pas toujours bien ajustées du premier jet, à réagir devant des imprévus souvent déroutants, à demeurer dans la joie malgré les jours de pluie ou d'épreuves, à choisir de ne pas nous plaindre de la chaleur et du soleil trop ardent, à pardonner et à nous pardonner, à accueillir, à nous entraider, à aimer... Notre pèlerinage n'a pas été parfait mais il a été réussi et il a été très beau p.c.q. c'était comme un résumé ou un condensé du long chemin bien incarné qui nous conduit du début de notre vie terrestre au début de notre Vie éternelle. Comme chacun(e) a fait son possible avec ce qu'il était, ses dons et ses limites, ses différences et son originalité, notre pèlerinage a été unique et ajusté à notre mesure.

Alors que dans les premiers jours je me demandais sérieusement si je parviendrais à me rendre jusqu'au bout, petit à petit on peut probablement dire que j'ai pris le rythme et, en acceptant l'aide nécessaire, on aurait dit que ça devenait plus facile de jour en jour. Je suis finalement revenu avec le désir de pouvoir renouveler cette belle expérience l'an prochain, si ma santé me le permet encore et si le groupe demeure ouvert à accueillir celui qui ralentit parfois la marche et qui, marginal, ne peut pas toujours suivre à la file indienne comme c'est la coutume dans le groupe (mais c'est aussi comme ça que ça se passe dans la vraie vie). Comme vous pouvez le constater, j'ai déjà un autre objectif pour me garder en « marche » durant la prochaine année. Je dois un premier **MERCI** à ma communauté des frères du Sacré-Cœur qui, probablement sans le savoir, à travers le thème choisi en 2008, a ensemencé ce projet en mon cœur; un immense **MERCI** aussi à tous les pèlerin(e)s et responsables du groupe du diocèse de Sherbrooke qui m'ont accueilli avec ma différence et qui m'ont aidé d'une façon ou d'une autre lorsque j'en avais besoin. Sans eux, sans elles, je n'aurais jamais pu vivre seul ce pèlerinage, comme je n'aurais jamais pu vivre seul, en comptant uniquement sur moi, le grand pèlerinage de ma vie; **MERCI** aussi à mes frères et sœurs de La Maison Les Béatitudes qui n'ont pas été des éteignoirs lorsque je leur ai partagé ce projet un peu « fou » ou pour le moins inusité, au contraire ils m'ont encouragé à le poursuivre jusqu'au bout; enfin, un autre très grand **MERCI** à Marie et à Jésus qui, bien discrètement en filigrane ou en sourdine, étaient, bien avant que je le conscientise, derrière ce projet.

Le résultat peut paraître impressionnant pour qui n'a jamais essayé d'entreprendre un projet semblable mais, concrètement, ça se vit un pas à la fois, ou plutôt un tour de roue à la fois dans mon cas. C'est comme la vie, ça se vit un jour à la fois et la première chose que l'on sait il y a déjà 50, 70 ou 90 ans de passés et on a à peine eu le temps de s'en rendre compte. Je ne peux, ici, expliciter toutes les leçons et les applications que ce pèlerinage m'a fait découvrir pour ma vie mais je crois que ceux et celles qui savent lire entre les lignes sauront en retracer d'autres à partir de ce que je viens de vous partager.

En terminant, n'en déplaise à ceux ou celles qui étaient porté(e)s à me plaindre, je peux même vous dire que je suis un des rares « marcheurs » de notre groupe à m'en être tiré sans aucune ampoule au pieds (donc sans ces douleurs si agaçantes et désagréables qui rendent la marche si pénible parfois)... comme quoi le fauteuil roulant n'a pas que des inconvénients; il a aussi ses avantages...

F. Jean Beloin s.c.